

Croyance, scepticisme et conviction dans "L'homme sans qualités" de Robert Musil

Jean-Marc Sourdillon

Professeur de Lettres en classes préparatoires économiques et commerciales, lycée Jeanne d'Albret (Saint-Germain en Laye).

Par le mot croyance, il n'entendait pas tant cette volonté étioyée de science que nous connaissons, cette ignorance crédule, que bien plutôt un pressentiment chargé de science, quelque chose qui n'est ni la science ni l'imagination, mais pas davantage la croyance, quelque chose d'autre, qui se dérobe, précisément, à ces concepts¹.

L'homme sans qualités de l'écrivain autrichien Robert Musil est un roman inachevé. Musil est mort en 1942 avant d'avoir réussi à lui trouver une conclusion. Il laisse de nombreux brouillons, des pistes de réflexion, des plans, des fragments de sorte qu'il est difficile de dire avec certitude où l'aurait conduit son projet. Seul le premier volume a été publié du temps de l'auteur, la partie la plus célèbre du roman. L'histoire est celle d'un homme qui voudrait croire, qui cherche une foi – un peu semblable à la foi religieuse avant l'irruption des Lumières – c'est-à-dire un sentiment capable à tout moment de faire naître en lui la conviction que ce qu'il vit, fait ou décide, est juste et qui n'arrive pas à la trouver, notamment à cause de la crise des valeurs que traverse le monde dans lequel il vit (l'Europe

du début du XX^e siècle). Cette croyance fondamentale dont il a fait l'objet de sa recherche serait la réponse à la question moins du religieux comme la formule Kant (que m'est-il permis d'espérer ?) que de l'éthique : comment dois-je vivre ?

L'intrigue qui sert de cadre à ce vaste roman tient en quelques mots : elle tourne autour d'un personnage principal, Ulrich, qui est un jeune homme fortuné, titulaire d'un doctorat de math, très doué dans quantité de domaines, beau, sportif, élégant, ouvert et cultivé, intéressé à toutes sortes de sujets, il peut tout faire. A trente deux ans, après avoir exercé plusieurs activités et fait plusieurs voyages, le voilà de retour à Vienne où il s'installe dans un petit hôtel particulier. Son père aimerait bien le voir entreprendre une carrière mais Ulrich ne sait

pas comment ni à quoi employer ses si nombreuses qualités. A l'heure où il doit déterminer l'orientation qu'il donnera à sa vie, il s'avère incapable de le faire. Il n'a pas de projet principal. C'est pourquoi il décide dans un premier temps de *prendre congé de sa vie pendant un an pour chercher le bon usage de ses capacités*². Son père, qui a des relations, lui trouve une place au sein d'un organisme étrange, *l'action parallèle*, composé de personnalités éminentes et dont le rôle est d'organiser pour l'année 1918 une fête de commémoration des soixante dix années de règne de l'empereur François-Joseph, que l'on placerait sous le signe de la paix. Il s'agit pour ce comité d'inventer un événement qui exprimerait dans son symbole l'essence même de la culture autrichienne contemporaine. Il s'agit, en d'autres termes, d'aller à la recherche d'une trouvaille ; mais évidemment les discussions tournent en rond et ne débouchent sur rien. A la place du symbole qui devait unifier tous les aspects du monde contemporain il n'y a qu'un trou de plus en plus profond et vertigineux. Tous ces gens se rencontrent, parlent entre eux des grands sujets qui traversent la société dans laquelle ils jouent chacun un rôle de premier plan à des titres divers,

NDLR Toutes les citations sont empruntées à *L'Homme sans qualités*, dans la traduction de Philippe Jacquot, aux éditions du Seuil (collection Points 1956).

- (1) *L'Homme sans qualités*, tome 2, p.184
 (2) *L'Homme sans qualités*, tome 1, p.55

ils s'amuse, vont à des cocktails, se disputent, parfois couchent ensemble mais ce que révèle leur entreprise, c'est surtout le mouvement absurde qui la sous-tend et le grand vide sur lequel repose la vie contemporaine. Cette première partie, s'achevant par l'échec du projet de l'action parallèle, permet à Musil de dresser un tableau de son époque où il analyse les principaux aspects de cette crise de la culture qui conduit droit, selon lui, aux grandes catastrophes du XX^e siècle et notamment à la première guerre mondiale dont on comprend qu'elle fournira l'événement du jubilé. Dans la deuxième partie du roman, celle qui est demeurée inachevée, Musil reprend son personnage principal, Ulrich, et lui fait poursuivre sa quête. Un événement sert à la relancer : la mort de son père, qui lui donne l'occasion de faire la connaissance d'une sœur, Agathe dont il ignorait jusque là l'existence. Avec elle, il se met à la recherche de ce qu'ils appellent tous les deux "l'autre état" – qui est une sorte d'expérience spirituelle proche de celles qu'ont pu connaître les mystiques – en utilisant l'amour naissant, mais interdit, qu'ils éprouvent l'un pour l'autre et en cherchant à définir au plus près à chaque fois les différents états du sentiment par lequel ils passent. Ils espèrent ainsi dessiner par la parole une sorte de territoire qui pourrait être celui de cette foi qu'ils voudraient tant trouver. *Ulrich et Agathe étaient tombés sur un chemin qui évoquait souvent les préoccupations des possédés de Dieu, mais ils le suivaient sans être pieux, sans croire ni à Dieu ni à l'âme, même pas à un Au-delà ou à un recommencement ; ils étaient tombés sur ce chemin en hommes de ce monde, et ils le suivaient en tant que tels ; tout l'intérêt de l'aventure était là*³. Ils vont jusqu'à vivre l'expérience interdite

de l'amour incestueux (chapitre intitulé *Voyage au paradis*), mais très rapidement l'enthousiasme retombe, laissant la place à l'amertume et à l'impression de ressassement. Musil pourtant ne veut pas abandonner cette solution que, grâce à ses personnages, il a entrevue et son roman tourne autour d'elle longuement sans pouvoir s'en détacher. Pourtant une autre voie se dessine, dont l'essentiel est donné dans les brouillons, c'est-à-dire d'une manière fragmentaire, celle qu'il appellera "l'utopie de la mentalité inductive", dont il ne veut pas, mais qu'il est bien obligé d'accepter malgré lui, par défaut, et dont il s'agira d'établir les contours ici.

Une prolifération privée de centre ■

L'expérience d'Ulrich au sein du comité de l'action parallèle permet à Musil de dresser un tableau plutôt sombre du monde moderne, à partir duquel on peut comprendre le sens de la recherche de son personnage et sa découverte.

*Un ordre immense réduit à une immense absurdité, voilà ce qu'est devenu le monde*⁴ ; *il n'y a plus maintenant un homme total face à un monde total mais quelque chose d'humain flottant dans un bouillon de culture générale*⁵. Voilà à quoi ressemble selon Musil le monde dans lequel il plonge son personnage.

Ulrich a le sentiment de vivre dans un monde sans noyau et d'être – sans doute faut-il dire "par conséquent" – lui-même énucléé. Ce monde est comme une sorte de nébuleuse en progression dans l'espace, *une prolifération privée de sens*⁶, dont le désordre apparent et le mouvement sans but sont dus à un accroissement exponentiel des productions de l'esprit sur lesquelles celui-ci ne peut plus exercer aucun contrôle et auxquelles il ne peut plus donner aucun sens parce que la quantité est démesurée et que l'instrument de mesure fait défaut. *Peut-être se formerait-il autour de ce mot "esprit", si l'on en savait*

*d'avantage, un cercle de silence angoissé*⁷. C'est ainsi que le moi distribué selon les axes d'interprétation des sciences humaines se réduit à un ensemble de qualités que l'on peut décliner ou rassembler selon des figures variées mais en aucun cas constituer en support de liberté. *Le cerveau de l'homme a réussi à diviser les choses ; mais les choses à leur tour, ont divisé son cœur*⁸. Le sujet n'est plus ni une origine ni une fin, il est le lieu d'une circulation sans fin ni commencement de l'activité intellectuelle. C'est ainsi, comme l'a bien remarqué Maurice Blanchot que Musil note d'une manière mi-fascinée mi ironique l'émergence d'une nouvelle catégorie de l'expérience ou d'une nouvelle force sociale qu'il appelle "l'impersonnel" : l'esprit, libéré de son support individuel devient cette force impersonnelle propageant le vide autour d'elle, une force centrifugeuse de vide.

De même que l'activité dérégulée de l'esprit a fait du monde de la culture *un monde de qualités sans homme*, elle a fait de ceux qui l'habitent des *hommes sans qualités* – ou plus exactement sans singularité. Ulrich est le prototype de cet homme. Être très doué, mais énucléé, il lui manque, pour être en mesure de choisir et de vivre pleinement sa vie, *un principe structurel vivant*, une idée directrice ou un sens qui lui permettrait de gouverner sa vie. Mais comme tous les phénomènes contemporains, il est lui-même affecté d'une sorte de dissolution intérieure. Lorsqu'il pose le regard sur le monde qui l'entoure, un dégoût ou un vertige le saisissent : des points de vue se succèdent, toujours différents, sur une réalité sans cesse changeante. Libéré de l'exigence de manifester un sens, le temps est le lieu d'un mouvement sans retour ni dialectique, devenir pur où l'on *erre de l'avant* et que le critique Claudio Magris a défini comme "une odyssée rectiligne". Résumant son analyse, Musil en vient à considérer que ce qui fait défaut au monde contemporain et qui explique en partie la crise de la culture qui le secoue si violemment, peut-être même à l'origine de toutes les violences de l'humanité,

- (3) T2, p. 111
- (4) T2, p. 511
- (5) T1, p. 259
- (6) T1, p. 22
- (7) T1, p. 181
- (8) T1, p. 77

c'est la présence d'une croyance suffisamment forte ou puissante pour soutenir non seulement la vie de chaque individu mais aussi celle de l'ensemble de la collectivité par le don d'une "conviction totale" : *Il semblait à Ulrich que ce qu'on appelle le changement, ou même le progrès du temps n'était qu'un mot pour exprimer qu'aucune tentative n'aboutit au point où elles devraient toutes s'unir, sur le chemin d'une conviction totale, c'est-à-dire vers la possibilité d'un développement continu, d'une jouissance durable et de cette gravité de la grande beauté dont il ne tombe plus guère aujourd'hui qu'une ombre de temps en temps sur notre vie⁹.*

Il y a en effet à l'origine de ce délabrement un événement bien connu et repéré par Nietzsche quelques décennies auparavant sous l'expression "la mort de Dieu", et qui signifie la perte de ce principe ordonnateur central qui tenait liés ensemble tous les domaines de la vie dans une construction autonome et ordonnée, cimentée par une seule et même croyance, que tous les individus presque sans exception partageaient, réunis ainsi par elle en communauté. Ce qui s'est perdu, autrement dit, c'est le sens du religieux qui caractérisait la vie et la cohésion sociale des petites villes du Moyen âge comme au temps de Saint François d'Assise. *Dans toutes les religions, Dieu était toujours un peu lointain, un peu vague, mais l'assurance que le fils de Dieu était descendu sur terre, qu'on possédait encore les écrits de ceux qui l'avaient vu de leurs yeux, donnait à l'expérience une vivacité, une présence, une attente extraordinaire, dont les prêtres étaient l'attestation. Des officiers de Dieu. Qu'un homme, dans un tel milieu, soit frôlé par Dieu, comme saint François, ce n'était là qu'un apaisement de plus qui ne trouble pas la bourgeoise sérénité de l'expérience. Puisque chacun croyait, quelques uns pouvaient le faire à*

leur façon [...] Aujourd'hui l'expérience religieuse n'est plus le fait d'une communauté mais de quelques individus. C'est probablement pourquoi elle est malade¹⁰.

Il va sans dire qu'à l'époque où Musil place son histoire, ce temps est révolu depuis longtemps. Et c'est donc à retrouver sinon une foi religieuse du moins une expérience spirituelle suffisamment authentique et forte pour fonder sa vie dans la conviction que va s'employer Ulrich et ainsi sauver sa singularité. À cette entreprise il donne un nom : la recherche de la vie juste et il revient à Agathe, la sœur d'Ulrich de la définir à la fois de la manière la plus précise et la plus poignante sous la forme d'une question : *Dis-moi donc, pour l'amour de Dieu, dis-moi une bonne fois à quels moments de la vie quelque chose peut nous paraître nécessaire ?¹¹*

La recherche de la vie juste ■

Ulrich, pour répondre à cette question, s'y prend d'une manière très méthodique qui, sous son apparence scientifique, cache en vérité la démarche de Musil dans son roman (le constituer en véritable laboratoire pour trouver des solutions à la vie d'aujourd'hui). Il s'agit de formuler d'une manière théorique un certain nombre d'hypothèses sur la vie puis ensuite d'expérimenter ces hypothèses en les vivant. Elles sont nommées utopies jusqu'à ce qu'elles soient vérifiées. C'est ainsi qu'Ulrich passe successivement par l'utopie scientifique, l'utopie de l'amour, l'utopie de l'autre état ou l'utopie de la mentalité inductive. Il se fonde, pour sa recherche, sur la seule expérience spirituelle qui lui ait été donné de vivre réellement, mais toujours d'une manière fragmentaire et provisoire, donc relative et finalement décevante : l'expérience de la conviction. A plusieurs moments, dans le livre, Musil revient sur cette expérience centrale et tente de la définir par l'intermédiaire de ses personnages. Il

apparaît rapidement au frère et à la sœur que ces moments ou ces états dans lesquels on se sent rayonner de conviction sont réfractaires à la morale entendue au sens de collection de préceptes ou d'interdits dictés par une norme extérieure dont on aurait perdu l'esprit. En outre ils échappent d'une manière générale aux critères que fournit habituellement la raison dans la mesure où ils sont fournis ou "estampillés" par le sentiment. (La conviction est décrite comme un état ou un événement de la sensibilité). Ulrich et Agathe remarquent enfin que dans le comportement de leurs contemporains, très peu semblent participer affectivement ou sensiblement à leurs expériences et à leurs actes. Ce qui fait dire à Agathe, qui tente une première définition, qu'elle entend par conviction non pas *une science quelconque, ni le dressage moral qu'on nous a imposé, mais le fait de se sentir tout à fait présent à soi-même en même temps qu'aux autres, le fait que quelque chose qui est maintenant vide, soit rassasié, j'entends quelque chose d'où l'on part et où l'on revient¹².* La conviction est donc ce sentiment qui signifierait à l'individu que le degré de croyance dans ce qu'il dit, pense, fait ou décide est tel qu'il s'y implique intégralement de tout son être et de toute son âme. Rien de lui-même ne se situe en dehors de ce qu'il est en train d'accomplir ou de penser. Intégralement éveillé à l'événement ou présent au présent, il rayonne en effet de conviction comme une flamme vivante en train de se consumer. Dans cette perspective, la conviction apparaît comme un moment ou une modalité particulièrement intense de la croyance : elle signale, dans la sensibilité, ce moment où la croyance illumine la vie parce que dans sa lumière se produit cette coïncidence de la pensée et de l'action, de l'idéal et de la réalité qu'on appelle le sens. Et inversement la croyance, si on l'entend au sens de "foi", serait une extension dans la durée de la conviction, sans perte d'intensité, qui éclairerait définitivement la vie humaine dans la perspective d'un sens, de telle sorte que le moindre acte, la moindre pensée, le moi-

(9) T2, p. 234-235

(10) T2, p. 944

(11) T2, p. 84

(12) T2, p. 274

dre instant vécu seraient immédiatement sentis comme nécessaires. Ulrich, à son tour, tente de fixer les contours d'une telle expérience : *Où trouver la possibilité d'une vie totale, d'une conviction entière, d'un amour pur sans nulle trace d'égoïsme ? s'écrie-t-il devant sa sœur. C'est le désir de vivre dans le positif absolu. Et cela signifie : n'accepter aucun événement sans signification*¹³. Or seule la redécouverte de l'objet introuvable de l'ancienne foi religieuse permet de vivre ainsi : cette expérience spirituelle attestée comme un invariant de l'histoire humaine mais accaparée indûment par les religions, ces *communautés d'individus religieux* qui se sont efforcés de faire taire ou de refouler la véritable expérience spirituelle pour aussitôt la remplacer par une morale compréhensible ou bien réglée. C'est cela qu'il s'agit de retrouver à travers l'expérience sensible de la conviction, ce noyau ou cet état pour lesquels il existe dans la langue ce mot, "essentiel", et dont la proximité accroît les facultés du sujet et l'éveil à la vie. *Nous ne voulons pas agir à partir de l'inspiration de l'instant mais à partir d'un état qui se prolonge jusqu'à la fin. De telle sorte que nous soyons conduits au centre d'où on ne revient plus pour se rétracter. Non à partir du bord avec ses humeurs changeantes, mais à partir du seul bonheur immuable*¹⁴.

A plusieurs reprises, Ulrich parvient à définir cet état dans lequel on se trouve lorsqu'on est dans la conviction. Il se le représente comme l'accès à un centre ou l'entrée dans un ordre.

Quelquefois Ulrich se sentait presque convaincu déjà, sans même savoir de quoi [...] Si je pouvais dire que nous avons le sentiment de vivre en accord avec Dieu, ce serait très simple : mais comment décrire sans présupposition cette excitation constante ? En accord est juste, mais on ne peut dire avec quoi. Le

*sentiment ne nous quitte pas que nous avons atteint le centre de notre être, le centre mystérieux où la vie perd la force de s'enfuir, où le tournoiement incessant de l'expérience cesse, où le tapis roulant des impressions et des expulsions qui fait ressembler l'âme à une machine s'arrête, où le mouvement est repos ; le sentiment que nous sommes enfin au moyeu de la roue. Ce sont des expressions symboliques, et je hais les symboles, du fait même qu'ils sont si prompts à se présenter à l'esprit et se déploient à l'infini sans aucun résultat. Je préfère essayer encore, aussi froidement que possible : l'excitation où nous vivons est l'excitation de la justesse. Dans le sentiment de la justesse sont contenus la satisfaction et l'exaucement des désirs, la conviction et l'apaisement, c'est l'état profond où l'on tombe lorsqu'on atteint le but. Si je continue à essayer de m'en faire une idée et me demande : quel but est atteint ? Je ne puis le dire. C'est de nouveau l'accord avec on ne sait quoi*¹⁵.

*Ce qu'il éprouvait à ce moment là, ce n'était pas de recevoir un ordre mais d'entrer dans un ordre ; il comprenait que dans cet ordre neuf, tout était déjà décidé, et les sens apaisés comme par le lait maternel. Ce qui lui soufflait cela, ce n'était plus la pensée, ce n'était pas non plus le sentiment à sa manière habituelle, fragmentaire ; c'était une compréhension totale. Et puis de nouveau, ce n'était qu'une nouvelle apportée de très loin par le vent*¹⁶.

Ces expériences, comme celle de la beauté d'ailleurs, dont elles sont proches, vont permettre à Ulrich et à Agathe de construire progressivement l'hypothèse de l'autre état conçu comme une sorte d'extension ou d'étirement dans la durée de l'expérience de la conviction, fatalement fragmentaire. Si le sentiment qu'on y éprouve se prolongeait indéfiniment en s'intensifiant, on serait dans l'autre état : *Tout est pareil à un grand arbre dont aucune feuille ne bouge. On dit que rien ne peut se produire dans cet état qui ne soit en accord avec lui. Un désir d'abandon à cet état est l'unique motif, l'unique forme, l'amoureuse détermination de*

*tout acte et de toute pensée qui se produise en son sein. Il est quelque chose d'infiniment tranquille et d'infiniment vaste, et tout ce qui se passe en lui accroît sa signification régulièrement, tranquillement grandissante. S'il ne l'accroît pas, c'est le mal, mais le mal ne peut pas se produire, parce qu'à l'instant même le silence et la clarté se déchirent, l'état merveilleux se dissout*¹⁷.

Ce qui s'y devine, ce n'est rien d'autre que l'existence de cet ordre – cette unité fuyante, cette totalité absente – qui fait défaut à la civilisation du temps présent et qu'il faut retrouver par des voies individuelles non encore frayées. La conviction est donc l'intuition ou le presentiment de l'autre état, cette permanence ou cette architecture attestées dans l'histoire des religions, sur laquelle peut s'appuyer le monde, mais que l'on ne perçoit que sur le mode fugitif et fragmentaire de la sensibilité. Cette utopie va occuper le centre de la pensée du frère et de la sœur, devenir leur unique projet de vie. Longuement, dans d'interminables conversations, dans le jardin et la maison d'Ulrich, au cœur de Vienne, ils en élaborent et peaufinent le modèle théorique, puis un jour, brusquement, ils décident de passer à la réalisation et quittent la ville. Ils voyagent d'abord beaucoup, à l'aventure, pour retarder l'accomplissement de ce qui à la fois les motive et les effraie. C'est que pour connaître l'expérience spirituelle exceptionnelle de l'autre état, il faut des circonstances exceptionnelles, et notamment une utilisation particulière de l'amour, peut-être son dévoilement, qui contraint à transgresser les règles de la morale commune. Cette expérience transgressive qui permettra, selon Ulrich, d'accéder au-delà du bien et du mal dans le territoire de l'autre état est celle de l'amour incestueux. Ils la connaîtront, dans un petit port de l'Adriatique, brûlé par la lumière, loin des hauts lieux du tourisme et de la vie urbaine. Mais très rapidement les moments d'euphorie du début, où l'expérience portée par la sublimation coïncide avec le rêve, céderont la place aux tourments, aux réactions agressives et

- (13) T2, p. 615
- (14) T2, p. 405
- (15) T2, p. 602-610
- (16) T1, p. 307
- (17) T2, p. 119

à l'installation de l'habitude qui use et rejette le rêve dans les lointains.

Ulrich est alors contraint de reconsidérer son hypothèse et de reprendre sa recherche de la vie juste en tenant compte de l'échec de l'utopie de l'autre état. C'est ainsi qu'il en vient à jeter les bases d'un nouveau modèle, celui qu'il appellera *l'utopie de la vie inductive*.

L'utopie de la mentalité inductive, un scepticisme passionné

Il s'agit pour Ulrich après l'échec de l'utopie de l'autre état de renoncer, au moins provisoirement, au rêve de trouver *entre mille convictions morales l'unique qui donne à la vie un sens inaltérable*¹⁸, autrement dit à l'appui d'une croyance définitive qui éclairerait continûment la vie de manière à ce que tout ce qu'on y fait ou décide paraisse nécessaire et sonne juste. Ulrich avait résumé cette utopie dans une formule : *la foi ne doit pas être vieille d'une heure*. Il lui faut du coup faire bon an mal an l'apprentissage de la discontinuité et revenir, en la regardant sous un autre angle, à l'expérience fondamentale – parce qu'elle est réellement vécue – de la conviction. Il en extrait une nouvelle conception de la vie à laquelle il donne le nom d'utopie de la mentalité inductive. La conviction isolant dans la vie des moments plus denses, plus profondément vécus parce qu'ils donnent le sentiment de la justesse, forme ainsi dans la trame de l'existence, dominée principalement par le hasard et l'inertie, des sortes d'îlots de signification. C'est à partir d'eux que s'édifie la nouvelle utopie qui ne se propose elle-même dans le livre de Musil que sous la forme de fragments, un peu comme les Pensées de Pascal ou les journaux de Baudelaire. On comprend, à les lire, que cette conception est une réduction de la croyance au simple pressentiment (*s'abandonner sans foi au pressentiment*) et qu'elle consiste pour l'essentiel à maintenir ouverte, en dépit des con-

ditions faites par l'Histoire, une possibilité pour la vie selon la conviction, à laisser en suspens la possibilité de la vie juste. *Cela revient probablement à ceci : lutter (spirituellement) et ne pas désespérer. [...] Une aventure qui maintient les affects en mouvement. Une idée directrice. Cycle du sentiment sans mystique*¹⁹. *Que reste-t-il à la fin ? Qu'il existe une sphère de l'idéal et une de la réalité ? Des images directrices et autres choses semblables ? Que c'est peu satisfaisant ! N'y a-t-il pas de réponse meilleure ?*²⁰ Il en résulte une vision globale du monde, moins passivement subie que dans la première partie du roman et qui est une manière de résister à la tentation nihiliste, de ne pas céder au désespoir en se concentrant sur une dernière croyance : qu'il est encore possible de trouver de nouvelles solutions pour la vie contemporaine si chacun assume sa part de responsabilité en cherchant du sens dans un monde approximatif et en prenant le risque pour cela d'accepter de s'abandonner en toute confiance aux indications du sentiment : *Nous ne nous tuons pas avant d'avoir fait une tentative extrême. Le monde est fugace, fluide : fais ce que veux ! Nous sommes debout, impuissants, en face d'un monde parfaitement imparfait. [...] Il n'y a là derrière aucune nécessité. Ce monde n'est qu'un essai entre beaucoup. Dieu offre des solutions partielles, ce sont les hommes créateurs, ils se contredisent, le monde constitue à partir de là un total relatif qui ne correspond à aucune solution. C'est dans cette forme du monde que je suis coulé comme du bronze liquide : c'est pourquoi je ne suis jamais tout à fait ce que je pense et ce que je fais : une figure à l'essai dans une forme à l'essai de la totalité. On ne doit pas écouter les mauvais maîtres qui ont établi comme pour l'éternité, selon le plan de Dieu, une seule de ses vies, il faut se fier à soi-même avec humilité et courage. Agir sans réfléchir, car un homme ne va jamais si loin que lorsqu'il ne sait pas où il va*²¹. Cette manière de se positionner pragmatiquement dans ce *total relatif* qu'est devenu le monde n'est pas sans parenté avec ce scepticisme moderne qu'a décrit Frédéric Cossutta : "Sa

différence tient à ce qu'il n'adhère pas selon les modalités d'une croyance à ce qu'il vit, décide ou affirme, mais se détache de ce avec quoi il ne coïncide qu'en apparence, et en agissant avec lucidité..."²². Sans doute, le scepticisme auquel aboutit Musil n'est-il pas exactement le même, moins satisfait, moins "détaché" (ce n'est pas l'image du sage souriant ici qui prédomine) mais plus chargé affectivement, plus désespéré aussi. Ulrich apparaît comme l'homme des solutions partielles ou *du fragment passionné* : celui qui agit, guidé par son sentiment, d'une manière certes provisoire et instantanée mais toujours affectivement engagée alors qu'il aurait voulu le faire, comme porté par la foi des mystiques, c'est à dire définitivement, continûment, avec tout son être donné. Il reste cette attitude, que Musil se représente sur le modèle de l'essayisme (la pratique littéraire du genre de l'essai) ou d'un pas suspendu : *Que pourrait-on faire de mieux que de garder sa liberté à l'égard du monde, dans le bon sens du terme, comme un savant sait rester libre à l'égard des faits qui voudraient l'induire à croire trop précipitamment en eux ? C'est pourquoi il hésite à devenir quelque chose ; un caractère, une profession, un mode de vie défini, ce sont là des représentations où perce déjà le squelette qui sera tout ce qui reste de lui pour finir. Il cherche à se comprendre autrement ; avec cet appétit qu'il a de tout ce qui pourrait l'enrichir intérieurement (serait-ce même au-delà des limites de la morale ou de la pensée), il a l'impression d'être un pas, libre d'aller dans toutes les directions, mais qui va toujours en avançant. Et s'il pense un beau jour, avoir eu l'idée juste, il s'aperçoit qu'une goutte d'une incandescence indicible est tombée dans le monde, et que la terre, à sa lueur, a changé d'aspect*²³.

J-M. S.

(18) T2, p. 615

(19) T2, p. 1013

(20) T2, p. 1025

(21) T2, p. 810

(22) Magazine littéraire n° 394, janvier 2001, *Le retour des sceptiques*, p. 25

(23) T1, p. 300-301